

L'AMPUTATION

Éric Durand-Billaud



Editions
Chemins de tr@verse



Bouquineo.fr

The logo for Bouquineo.fr features a stylized graphic of an open book with pages fanning out, composed of black lines. Above the book, there are several small, colorful squares in red, green, and blue, arranged in a slightly curved pattern.

L'AMPUTATION

Éric Durand-Billaud

La mort solitaire. Le deuil impossible. Le sentiment cruel de culpabilité de n'avoir pas pu tenir la main, offrir un visage connu, aimé, aimant, rassurant, dans un univers glaçant de masques, de visières, de tubes, de bruits, d'alarmes ; tout ce qui nous fait ressentir l'hôpital comme si inhumain, alors que ceux qui s'y dévouent nous offrent le meilleur de l'humain. Pour des millions d'enfants, de parents, de conjoints, d'amants, d'amis, l'épidémie de COVID-19 aura constitué une épreuve impensable de brutalité et d'inhumanité de la mort.

C'est cette expérience - d'abord insurmontable - de la mort de son conjoint et compagnon de longue date, à l'hôpital en temps de COVID-19, qui est décrite dans ce livre récit par Éric Durand-Billaud, médecin spécialiste en Médecine Physique et Réadaptation.

Les droits d'auteur de cet ouvrage sont intégralement versés à l'association créée à la suite du décès de Patrice Billaud-Durand afin de financer des projets de recherche clinique et scientifique dans le domaine des maladies cérébro-vasculaires.

www.lesamisdepatrice.com



Toute diffusion ou reproduction de tout ou partie de cet ouvrage,
quel qu'en soit le mode, viole les lois relatives aux droits d'auteur
et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

Éditions Chemins de tr@verse,
Neuille sur Saone, 2022

Isbn numérique : 978.2.313.00657-3
Dépôt légal : septembre 2022

Illustration de de couverture ©Éric Durand-Billaud

Chemins de tr@verse - 4 avenue Burdeau 69250 Neuville-sur-Saône

Éric DURAND-BILLAUD

L'amputation

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

À Patrice

Préface

La mort solitaire. Le deuil impossible. Le sentiment cruel de culpabilité de n'avoir pas pu tenir la main, offrir un visage connu, aimé, aimant, rassurant, dans un univers glaçant de masques, de visières, de tubes, de bruits, d'alarmes ; tout ce qui nous fait ressentir l'hôpital comme si inhumain, alors que ceux qui s'y dévouent nous offrent le meilleur de l'humain. Pour des millions d'enfants, de parents, de conjoints, d'amants, d'amis, l'épidémie de COVID-19 aura constitué une épreuve impensable de brutalité et d'inhumanité de la mort. De nombreuses familles ont été privées de visites à l'hôpital ou n'ont pas pu accompagner leurs proches lors de leurs derniers instants.

Notre société ne veut plus penser à la mort. L'évidence des deuils qui nous attendent tous, nous oblige pourtant à réfléchir à la perte de ceux qu'on aime mais aussi à la façon dont on "gérera" leur départ, car la mort est la dernière expérience de la vie. Elle doit être humainement aménagée et accompagnée, et les circonstances du dernier voyage conditionnent aussi la traversée du deuil de ceux qui restent. Vladimir Jankélévitch souligne que l'homme ne s'habitue pas à la mort, qu'elle est vécue comme une stupeur et suscite un sentiment d'effroi. Dans *La mort*, il nous décrit psychiquement tétanisés par elle : "*Si la mort n'est pensable ni avant, ni pendant, ni après, quand pourrions-nous la penser ?*"

C'est cette expérience, d'abord insurmontable, de la mort de son conjoint et compagnon de longue date, à l'hôpital en

temps de COVID-19, qui est décrite dans ce récit d'Éric Durand-Billaud, médecin spécialiste en Médecine Physique et Réadaptation. Il ne suit pas la chronologie d'une vie à deux, l'auteur ayant fait le choix de proposer une analyse impressionniste des émotions vécues en couple pendant 33 ans. Alternant une description de la vie d'aujourd'hui avec celle d'avant, il dépeint le contraste entre l'insouciance et les plaisirs dont nous disposons pendant notre passage sur terre, et la sensation de néant qui suit la perte de l'être aimé. L'auteur a voulu partager ici, avec ses lecteurs, le parcours lent et ardu qu'il a entrepris pour combattre ce que les spécialistes nomment le deuil traumatique ainsi que les solutions qu'il a instinctivement tenté de trouver.

Les droits d'auteur de cet ouvrage seront intégralement versés à l'association créée à la suite du décès de Patrice Billaud-Durand afin de financer des projets de recherche clinique et scientifique dans le domaine des maladies cérébro-vasculaires.

www.lesamisdepatrice.com

Prologue dédicatoire d'un sceptique à un vertueux

*Parmi les ténébreux visages
L'un parfois a le feu
D'une douleur sauvage
Ses yeux sont les plus doux*

*On se quitte
Il pleut infiniment
Des derniers regards,
Ces lys*

*J'ai dû soutenir
Ses yeux rieurs :
Un givre blanchit mon cœur
Et mes yeux empourpra*

*Là-bas, une ombre noire !
J'ai passé mes mains dans ↵
ses boucles
Mais le silence seul
A glissé entre mes doigts*

*Comme la fleur du prunier sauvage
Quand tombent les premières neiges
Ils disparaissent d'un battement ↵
d'ailes*

*Je veux fouiller son cœur, et
Mes mots d'amour dans cet étang gris
Ne sont hélas qu'une écume échouée*

*Nos pas absents
Les silencieuses glycines
Et nos haleines
Passent de rive en rive
Et délient nos destins*

*C'est fanées qu'éclosent jaillies
Dans la fièvre adorable
Tant de roses blanches
Suaires exquis et parfums du repos ↵
des amants*

Par mon ami
Roger Philippe BERTOZZI, 1988

I

L'amputation

Amputation : terme féminin qui vient du latin amputatio et signifie ablation d'un membre ou d'un segment de membre. Le premier synonyme cité dans les dictionnaires est ablation. La deuxième définition proposée est : "retranchement important d'un élément d'un tout" avec un autre synonyme proposé qui est mutilation. Le terme désigne aussi en médecine un acte qui est censé sauver un patient atteint d'une infection non contrôlable ou pour traiter une nécrose tissulaire s'étendant. En général, ce geste est discuté avec le patient en expliquant les risques de l'absence d'une intervention. La détérioration de l'image du corps qui en découle fait que nombre de patients bénéficient de prothèses avec deux objectifs principaux, qui sont fonctionnels et esthétiques.

Patrice est parti un jour de novembre 2020, brutalement, sans prévenir, sans que je puisse me préparer. En quelques heures, c'était terminé. Toute une vie s'écroulait. C'était le pic de la deuxième vague de l'épidémie de COVID-19 en Belgique, où nous vivions. L'ironie du sort a fait qu'il n'est pas mort du virus mais d'une hémorragie cérébrale foudroyante. Je crois qu'il n'y a rien de pire à vivre qu'un départ brutal auquel on n'a pas eu le temps de penser, auquel on n'a pas eu le temps de

réfléchir, même si nous avons évoqué à plusieurs reprises le décès de l'un de nous. Pendant les heures, les jours, les mois qui suivirent, j'étais en tracé plat sur le plan émotionnel dans mon appréhension du monde, comme si j'avais reçu un immeuble sur la tête. Plus rien n'avait d'importance en dehors de la perte que je venais de subir. Toute évocation de la vie passée prenait une dimension dramatique à la suite de cet arrachement non pressenti. Je pleurais à la moindre évocation d'un souvenir, à la vue d'une photo ou d'un de ses vêtements, en regardant un film que nous avions apprécié ensemble, en passant dans un lieu où nous nous étions promenés tous les deux.

Nous avons préparé Halloween, comme tous les ans depuis que nous nous connaissions. Le changement d'heure avait eu lieu. Nous allions commencer à rentrer dans la période d'hiver avec ses journées écourtées et la pluie belge qui allait humidifier l'atmosphère, arroser les plantes et nous faire utiliser parapluies et bonnets. La petite citrouille en forme de tête de fantôme, dans laquelle était installée une bougie, diffusait une douce lumière dans notre salon depuis le début du mois. C'est étonnant comme l'invention par les Anglo-saxons de cette fête d'Halloween, avec un objectif clairement commercial, a fait oublier à une partie de la population que le week-end de la Toussaint est censé être consacré à nos disparus. Le mauvais temps est en général au rendez-vous avec un ciel bas et lourd aux nuances multiples de gris remplaçant le soleil qui brille régulièrement au-dessus de Bruxelles en octobre. Ici, on dit qu'il va "dracher", ce qui veut dire en Belge pleuvoir violemment et de façon drue. Parfois, les sites météo annoncent une pluie faible alors que la drache est en cours...

Ce début du mois de novembre 2020 ressemblait à tous les autres et je n'avais aucune idée de ce qu'il allait m'arriver. Patrice avait acheté des cuisses de confit de canard pour la soirée du 10 novembre, veille de jour férié. Nous aimions les produits du Sud-Ouest et la semaine d'avant, nous avions mangé un peu de foie gras avec un bon vin de Sauternes. La bouteille est toujours dans la cuisine, entamée depuis novembre 2020 sans que je n'aie eu le cœur de la jeter. Cet attachement aux objets liés à la vie de celui qui est parti aide à le garder présent dans le décor de l'appartement. Je ne sais pas à quel moment je vais pouvoir boire ou jeter ce qu'il reste. L'avenir me le dira.

Presqu'un an après, en novembre 2021, j'ai décidé de fuir Bruxelles pour ne pas être là la nuit du 9 au 10 novembre. C'était une fuite, j'en suis conscient, mais c'était aussi une façon de faire en sorte que cet anniversaire soit moins dur, dans un lieu sans souvenir commun, ni souvenir du tout. Mon choix s'arrêta sur Taormine, près des dieux grecs et du volcan Etna. Le point de vue y est, paraît-il, absolument époustouflant. Ce projet d'escapade sicilienne en plein milieu de l'automne m'a fait penser aux voyages initiatiques. La lecture du livre de Sylvain Tesson, *La panthère des neiges*, m'avait emmenée dans les régions d'Asie centrale. Je me disais qu'en relisant les légendes attachées à cette région de la Sicile, mon esprit pourrait vagabonder et arriver à atteindre une certaine sérénité pendant cette semaine anniversaire.

La lecture est un moyen pour s'échapper de la réalité et vivre une expérience bien différente du cinéma où les images sont imposées. Elle permet de tout imaginer sans image, c'est notre cerveau qui les crée grâce à notre histoire personnelle, nos

émotions, notre vécu. J'ai relu *Madame Bovary* au cours de l'été 2021, première relecture depuis mon adolescence, et je fus surpris de la modernité de cette œuvre pour ce qui concerne la description de l'installation de l'ennui dans le couple. Ce sentiment de routine qui gagne progressivement du terrain, je ne l'ai jamais ressenti car nous avons toujours des sujets à aborder dans le domaine politique, artistique, humain avec nos deux regards sur la vie qui se complétaient sans cesse depuis 33 ans. Ces échanges constituent, entre autres, ce qui me manque le plus, ce qui me fait vivre ce départ comme une véritable amputation.

Le terme peut paraître brutal mais il m'a semblé être celui qui est le plus proche de ce que je ressentais, de ce que je ressens. La douleur ressemble à celle que l'on a dans le syndrome du membre fantôme. Le membre n'est plus là mais on ressent des douleurs dans les parties de notre anatomie qui ne sont plus rattachées à notre corps.

Mon amputation affective a été soudaine et bien évidemment non choisie, ni programmée. La maladie grave, qui dure, laisse le temps à l'entourage de s'habituer à l'idée de départ. C'est comme si on pouvait faire un pré-deuil et donc se préparer. Les premières lignes de ce chapitre m'ont amené à évoquer la question des prothèses, fonctionnelles ou esthétiques, pour les amputés. En faisant un parallèle, j'en suis arrivé à la conclusion qu'une prothèse esthétique, à savoir se retrouver de nouveau en couple et ainsi offrir à la société une image de vie à deux, reste à ce jour un besoin secondaire, dans le sens où il n'est pas vital. En revanche, très rapidement, le besoin d'une prothèse fonctionnelle s'est fait sentir. Arriver à fonctionner comme avant. C'était et c'est le problème fondamental, existentiel.

Arriver à retrouver des envies puisqu'elles se sont toutes envolées. Avoir de nouveau de la joie à faire des choses, à prendre du plaisir lors d'une activité, se réjouir à l'idée d'un voyage ou d'un dîner avec des amis. Toutes ces activités me pèsent plus actuellement qu'elles ne me procurent de la satisfaction, du moins avant que j'y participe. Le moment passé fait du bien *a posteriori* mais est ressenti comme une corvée dans les heures qui le précèdent.

En décembre 2020, un ami de longue date, Samuel, m'avait offert un recueil de poèmes de Sándor Petőfi¹. Comme je suis allé deux fois à Marseille en TGV ce mois-là, pour voir ma belle-famille, j'eus tout le temps de lire et relire ces poèmes. Lors de mon premier voyage, le 11 décembre, je découvrais celui qui m'a le plus touché et qui correspondait le plus à mon état :

*Dans ma tête, c'est la nuit, la nuit des nuits,
Et c'est une nuit de spectres remplie ;
Les pensées l'une l'autre s'enfantent dans mon cerveau,
Et l'une l'autre se dévorent, tels des animaux.
Le sang de mon cœur bouillonne enfiévré
Comme dans un chaudron de sorcière l'eau enchantée.
Tel un météore, mon imagination échauffée
Court à travers le monde et m'emporte,
Le désespoir partage ma chambrée
Et la folie est à ma porte.*

Lors de mon second aller-retour, pour Noël, je pris quelques notes dans le TGV qui me ramenait à Paris le 26 décembre 2020. Je venais de quitter Marseille. Ce train était

¹ Poème extrait de *Nuages et autres poèmes*, Éditions Sillages, 2013.

direct et il était prévu qu'il atteigne la capitale dans un peu moins de trois heures. Le paysage défilait à grande vitesse et le ciel bleu venait de nous quitter depuis quelques instants. Je regardais autour de moi. Le COVID-19 avait rendu l'allure du compartiment un peu différente de ce qu'elle était habituellement, auparavant. Il était maintenant interdit de se déplacer dans le train sauf pour aller aux toilettes. Le port du masque, qu'une grande partie de la population ne savait pas encore utiliser après près de 9 mois de pandémie et d'explications, était maintenant la règle. Il est vrai qu'au printemps 2020, de telles erreurs de communication avaient été commises que l'on comprenait aisément que certains messages aient du mal à passer.

Pendant tout le trajet de retour à Paris, mon esprit se laissait aller à la tristesse et aux douleurs fantômes. Quelques larmes s'écoulaient sous mon masque. Je ressentais presque de la honte à pleurer en public. Mais personne n'y fit attention. Mes sanglots étaient silencieux, sans témoignage sonore. Je repensais à cette cérémonie qui avait eu lieu à Bruxelles, à peine quelques semaines auparavant. Je ressentais ce sentiment d'amertume que probablement beaucoup de familles ont dû vivre pendant cette période de pandémie. Il fallait réparer ce ratage, cette erreur dans la célébration d'un départ. Ce sentiment me hantait et je ne savais quelle décision j'allais prendre au sujet d'une seconde cérémonie pour rattraper la première. Il a fallu quelques mois pour que cette question mûrisse et aboutisse à une décision, que je ne regrette en rien maintenant. Pour toi, mon Patrice, une messe de Requiem.

II

Messe de Requiem ?

Le Requiem de Mozart fut sa dernière œuvre. Il n'eut même pas le temps de la terminer et mourut avant. Cette œuvre, dit-on, le consumait tranquillement. Pourtant, c'est l'un des plus beaux requiem qui existent et certainement l'une des plus belles œuvres de Mozart. On dit également que l'inspiration de ce compositeur était d'origine divine. On dit tellement de choses qu'il est difficile de s'y retrouver. Pourquoi, tout simplement, ne pas donner des impressions d'écoute : la colère de Dieu et les flammes de l'enfer qui nous consomment dans le *Confutatis* ne sont-elles pas suffisantes pour nous convaincre de la transcendance de cette musique ? Que faudrait-il de plus ? Pas besoin de grandes théories sur la vie, les engagements ou les vices de l'auteur. Un peu plus de deux siècles après, sa musique reste encore la plus jouée au monde. Sa *Flûte enchantée* est donnée en représentation sur toutes les plus grandes scènes mondiales, tous les ans. Le jour où je vais être amené à passer la rivière pour me rendre sur l'autre rive, j'aimerais entendre cette musique qui me préparera au paradis, à l'enfer, où à aller en un lieu où nous sommes censés attendre le jugement dernier. Mais ce jour n'est pas encore là, donc je continue à vivre...

Pour Patrice, je n'avais pas imaginé qu'il puisse exister des messes de Requiem en dehors des concerts qui sont

régulièrement donnés dans les églises ou d'autres lieux. Le jour de son départ, l'épidémie de COVID-19 en Belgique était à son acmé. Tout était restreint ou interdit. On avait le droit à 15 personnes pour les obsèques. Et on attendait le résultat des analyses relatives au COVID-19 pour savoir comment les choses allaient pouvoir s'organiser... L'employé des pompes funèbres qui est venu me voir le surlendemain de son décès a été plus que parfait dans sa façon d'aborder les choses, avec tact et douceur, sobriété et dignité. Son entreprise s'appelait *Dignity* et c'est pour cela que je l'avais choisie.

Le moment où l'on doit décider des modalités pratiques peut paraître presque cocasse avec du recul, beaucoup de recul... On vous présente un catalogue qui ressemble à ceux d'une grande firme suédoise d'ameublement où l'on doit choisir la matière, le bois et les éventuelles décorations sur le cercueil. On choisit également des fleurs, si on le souhaite, et leur emplacement. Mon interlocuteur m'informe qu'en raison du COVID-19, il y a beaucoup de cérémonies et qu'il faudra attendre 8 jours. Le curé qui va officier est payé pour intervenir et cela fait partie des frais habituels... Pour une crémation, il semble que les choses soient plus simples. Il faudra donner un costume, des sous-vêtements et une chemise ainsi qu'une paire de chaussures. Tous les bijoux (alliance, chevalière) doivent être retirés pour la crémation. Comme quasiment personne ne peut venir de France avec les restrictions sur les déplacements et les contrôles aux frontières, on va organiser une visio-conférence pour que les proches puissent suivre la cérémonie à distance. Même pour cela, le nombre de participants est restreint. Il faut que je fasse des choix. Choisir parmi ses proches, ses amis, sa

famille... Quelle double peine ! Je dois tenir compte des appels nombreux : “*Moi je veux être présent, etc.*” Je suis déjà tellement malheureux que cette obligation de choix amplifie encore mon chagrin immense. Le seul qui ne m’appelle pas dans ce contexte est le curé que je découvre le jour de la cérémonie. Je n’étais pas particulièrement habitué aux cérémonies d’obsèques mais j’ai eu le sentiment qu’il était surprenant qu’il n’ait même pas cherché à savoir qui avait été celui dont il allait parler avec son accent originaire de la Belgique profonde, certainement pas issu de la Belgique qui compte...ses sous.

L’employé des pompes funèbres m’avait demandé une sélection de photos, une sorte de *best of* de notre couple. Cela peut paraître également incroyable maintenant, avec le recul. Je ne sais pas comment j’ai réussi, alors que je n’ai pas pu supporter de regarder une photo de Patrice pendant de nombreux mois tellement cela me faisait souffrir. Comment ai-je pu sélectionner une douzaine de photos qui allaient passer en boucle pendant la cérémonie ? Le fait est que je l’ai fait car je voulais que les amis présents, et ceux qui suivaient en Zoom, soient les témoins de notre bonheur passé et maintenant évanoui. Tout cela a été possible parce que, je l’ai compris plus tard, je fonctionnais en mode “automatique”.

La cérémonie fut plutôt belle, si je puis dire, mais elle me laissa une impression d’inachevé et, en tout cas, bien loin de ce que Patrice méritait. Finalement, de nos deux familles, seuls la mère de Patrice accompagnée de Denise, une amie de longue date, son oncle, mon frère, mon amie d’enfance Anne et son fils Donald, mon filleul, purent être présents. Le reste de l’assistance

était constitué de collègues de l'hôpital, Agnieszka et Johanne, et de trois amis belges, Emmanuelle, Maité et Renaud.

Jusqu'au printemps, je vivais avec ce souvenir bien palot pour l'être hors du commun qu'il avait été. Avec beaucoup d'insistance, de nombreux amis m'ont demandé d'organiser quelque chose à Paris, dans un lieu qui laisserait un autre souvenir que celui que j'avais en tête. Je réfléchissais pendant de nombreux mois. J'avais entendu parler de l'équipe paroissiale de Saint-Eustache à Paris, qui était connue pour son ouverture d'esprit et sa grandeur d'âme. Je les contactais en mai en me disant qu'il était probable qu'ils ne me répondraient pas. Organiser une cérémonie dédiée pour un couple de même sexe avec des engagements humanistes et libéraux... Je reçus une réponse quelques jours après. Oui, on allait pouvoir organiser une cérémonie ; non, cela ne posait pas de problème mais on voulait savoir pourquoi j'avais choisi Saint-Eustache...

Je pris le temps de la réflexion avant de répondre... J'expliquais que nous étions beaucoup sortis aux Halles pendant nos jeunes années et que nous fréquentions plus dernièrement le quartier de Beaubourg. Saint-Eustache avait donc du sens pour moi, et ce Saint avait défendu des valeurs qui me convenaient et qui auraient convenu à Patrice. Rendez-vous fut pris avec le prêtre qui allait officier, cette fois pour discuter de l'organisation, de la personnalité de Patrice et de son histoire. On s'est retrouvés un samedi matin pluvieux de juin. Le ciel était gris et l'esplanade des Halles était luisante mais sans reflet. L'accueil à Saint-Eustache a eu lieu dans un bureau aux parois de verre tenu par une "bonne âme chrétienne". Je fus reçu, en effet, avec beaucoup d'empathie et la dame qui était là écouta

sans sourciller mon histoire. Le prêtre allait arriver très vite. “*Il a dû sortir prendre l’air*”, me dit-elle. Effectivement, quelques minutes plus tard il arrivait. Il me proposa que nous nous installions dans un bureau où nous allions pouvoir discuter plus tranquillement. Je lui fis part de ma (mes) motivation(s). Le parcours de Patrice, professionnel et spirituel, ainsi que ses engagements politiques et associatifs furent abordés en détail. Je lui parlais peu de moi mais des liens qui nous unissaient depuis de nombreuses années. On se mit d’accord pour l’organisation de la cérémonie à l’automne, en espérant que la pandémie qui sévissait nous autoriserait, en cas d’accalmie, à vivre ce moment. Cet entretien m’apporta beaucoup d’apaisement, ce prêtre ayant fait preuve d’énormément d’empathie et d’une écoute sans faille.

Je sortis de l’église. Il pleuvait toujours. Je pleurais pendant plusieurs minutes suite à l’appel de la bijouterie bruxelloise à qui j’avais confié la montre que Patrice m’avait offerte pour mes 35 ans. “*Elle n’est pas réparable*”, “*Il n’existe plus de système actuellement de ce type*”. La valeur affective de cet objet était immense et je sanglotais jusqu’au café Beaubourg. Je n’y étais pas retourné depuis octobre 2020. Je décidais de m’asseoir et de prendre un café. Renouer avec cet endroit, où nous avions passé tant de samedis soir à dîner tous les deux, était une épreuve, l’endroit étant tellement chargé de souvenirs. Ce moment me fit du bien et je repartis le cœur plus léger.

Les semaines passèrent et la date du 9 octobre fut arrêtée. Je discutais à plusieurs reprises de l’organisation de la cérémonie avec le prêtre et notamment des textes. Pour la musique, je rencontrais Stéphane Hézode qui est le conseiller musical de la paroisse Saint-Eustache (et également) chanteur professionnel

au sein du Chœur de l'Armée Française. Le programme musical était arrêté fin août, alors que j'étais parti au cap Ferret avec mon amie d'enfance, Anne.

J'avais abordé, à plusieurs reprises, la question de cette deuxième cérémonie avec le thérapeute qui me suivait depuis décembre 2020. Nous avons convenu qu'il s'agissait d'une décision qui allait dans le bon sens, pour Patrice et pour moi.